Document generated on 06/03/2025 4:09 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Le 4e festival international de films et de vidéos de femmes

Maurice Elia

Number 135-136, September 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50625ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Elia, M. (1988). Le 4e festival international de films et de vidéos de femmes. *Séquences*, (135-136), 49–50.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le 4e Festival international de films et vidéos de femmes

Sous la présidence d'honneur de Luce Guilbeault, le Festival de films et vidéos de femmes présentait, en huit jours et soixante-dix-huit séances, quatre-vingt-quatre films et soixante-huit vidéos de vingt et un pays. Trop? Certainement pas. Cinéma de femmes, cinéma féministe, cinéma féminin ou cinéma au féminin — toute la programmation, fertile en découvertes et d'une grande qualité, reflétait un état d'esprit ou un état d'âme, l'état des relations amoureuses ou de travail, bref l'état des choses de la femme contemporaine, dite libérée ou en train de le devenir, en tous cas prête à s'exprimer par l'image, le son et les intenses mouvements propres à son existence.

Dans la cuvée 1988, il y avait de tout: du drame psychologique à l'état brut jusqu'à la science-fiction humoristique, en passant par le document, le documentaire, l'animation, la guerre, l'interview filmée, stylisée, retranscrite dans une dimension nouvelle, jamais gratuite, toujours créée et recréée, comme si les femmes cinéastes accordaient une importance capitale aux messages que leurs oeuvres véhiculent, quels qu'ils soient.

Vitalité, dynamisme, imagination, *fun*, étaient au rendez-vous de ce Festival très couru qui présentait avec décorum (bien que sans chichis) des oeuvres dont la variété parvenait à refléter toutes les tendances actuelles du cinéma, du féminisme et de la féminité.

Féminisme, disions-nous? Où ça? N'est-il pas mort, ce mot très anachroniquement masculin? N'est-il pas disparu sous les sombres amoncellements du yuppisme généralisé qui semble malheureusement replacer la femme dans son foyer, derrière ses fourneaux et derrière les derrières de ses poupons gâtés des années 80-90? Peut-être dans la société capitaliste, dans la petite-bourgeoisie nord-américaine qui tond ses gazons les dimanches, inscrit ses enfants au cours de karaté du voisinage et avale vidéo sur vidéo les soirs de semaine. Peut-être chez ces femmes, autrefois radicales, aujourd'hui dé-radicalisées par un 9 à 5 âprement disputé aux hommes. Mais pas ailleurs.

Les films et vidéos du Tiers-Monde ou de non-Amérique nous ont fait partager le sort de femmes dont l'activisme semble éternellement remis en question. Militantes farouches, elles font passer leur identité avant leur autonomie, prétextant à qui veut les entendre (et elles savent se faire entendre, croyez-moi) que ce qu'elles sont est mille fois plus important que ce qu'elles veulent. Vibrantes proclamations qu'elles n'ont pas peur de claironner, face aux préjugés dont elles font quotidiennement l'objet. De quoi faire réfléchir bien des hommes sur leur propre condition d'hommes...

Les revendications de la femme-cinéma 88 sont avant tout d'ordre personnel. Les désillusions sont si proches, les conclusions si tristement prévisibles, qu'elle a souvent un choix difficile à faire: se murer dans son pénible silence intérieur ou lutter de toutes ses forces pour qu'on reconnaisse son autonomie. C'est cette dernière alternative que choisissent l'héroïne d'*Iris* (Mady Saks, Pays-Bas) et celle de *A Winter Tan* (Jackie Burroughs, Louise Clark, John Frizzel, John Walker & Aerlyn Weissman, Canada).

Dans le petit village où elle a choisi de vivre, Iris se sent regardée, épiée, violée. Vétérinaire de 30 ans, elle décide de contrer l'extérieur en faisant face avant tout à ses propres contradictions. Mady Sask, qui remporta avec *Iris* le Prix Alcan du long métrage, a longtemps travaillé à des films traitant des problèmes du sous-développement dans les pays africains. Son film s'examine beaucoup plus que se regarde, car il est composé d'une suite de petites touches qui définissent l'héroïne et la conduisent à l'harmonie.

A Winter Tan

Dans *A Winter Tan*, la démarche est finalement analogue puisque la définition de soi-même se fait à partir d'une recherche personnelle: suis-je suffisamment moi-même pour aller au devant du grand amour, le rechercher, le conserver? Me regarde-t-on toujours et malgré tout avec les yeux du désir sexuel beaucoup plus qu'avec ceux de la tendresse? Les lettres que Maryse Holder envoie d'Acapulco à son amie newyorkaise sont très explicites sur la manière dont elle envisage et expérimente la sexualité, la sienne et celle des hommes à qui elle se donne. Ceux qui trouvent en son attitude la plus basse des promiscuités dans le domaine de l'amour physique auront bien du mal à s'expliquer cette femme entière, complète, dont les actes peuvent refléter la condition féminine amoureuse à l'aube des années 80: l'homme (idéal) rarissime et l'amour (de plus en plus) absent.

S'affirmer telle qu'on est, le dire et s'en glorifier sont les qualités premières des deux héroïnes de *Kamikaze Hearts* (Juliet Bashore, États-Unis). Amoureuses l'une de l'autre, Tigr et Sharon travaillent dans le monde obscur de la production de films pornographiques tournés plus ou moins à la hâte et de façon presque artisanale. Alors que Sharon joue son rôle de star de « films pour adultes » jusque dans sa vie réelle, Tigr essaie de briser sa carapace, essayant de se rapprocher d'elle, malgré les obstacles émotionnels qui l'assaillent. En dépit de son prénom, Tigr est la plus douce des deux; on imagine que son enfance et son adolescence se sont déroulées calmement au milieu d'une famille paisible. Cependant, les soubresauts de l'amour sont les plus forts, dès qu'elle est avec Sharon qui ne voudra l'aimer

qu'en présence des caméras. Jeu des corps et des lumières, ambivalence de la vérité, recherche d'une identité sur fond de réalisme pour l'une, d'illusion nécessaire pour l'autre — *Kamikaze Hearts* est une histoire d'amour tournée à l'emporte-pièce, froide et chaude à la fois, unique en son genre.

Les fans des films de femmes se sont réjouis de la présence dans la programmation de l'excellent film de Käthe Kratz, *Marlene: Der Amerikanische Traum* (Marlene: le rêve américain, Autriche), l'histoire de deux femmes, mère et fille qui, face à la destruction de leurs rêves les plus chers, s'unissent pour conserver l'espoir. Des mouvements de caméra signés Walter Kindler ajoutent à cette ode à la complicité entre femmes.

Ana donde estas?

D'Amérique latine, nous sont parvenus deux longs métrages sur la profonde dualité que vit la femme contemporaine, du moins dans cette région du monde. Dans *Ana, donde estas?* (Narcisa Hirsch, Argentine), Ana se cherche et au milieu de sa quête s'aperçoit qu'elle est double. Pour les uns, elle est une, pour les autres, elle est une autre. La complexité de sa réflexion s'enrichit d'images oniriques (comme celle, magnifique, d'un corps de femme recouvert de sable mouillé qui risque, à chaque instant, de subir l'assaut des vagues de la plage) jusqu'au moment où, doutant de sa propre existence, Ana se livre le combat intérieur suprême, celui qui lui procurera sa propre définition: ce qu'elle est pour elle-même. Dans (le par ailleurs exécrable) *Sonho de valsa* (Ana Carolina, Brésil), on est témoin d'une quête personnelle similaire avec le personnage de Tereza, une jeune femme frustrée par les idées préconçues qu'elle s'est longtemps faites de l'amour et de la sexualité.

Car c'est la sexualité qui demeure le problème majeur auquel doivent faire face les héroïnes de la plupart des longs métrages présentés (ou du moins visionnés). À ce propos, signalons la démarche adoptée par *Belladonna* (Jytte Rex, Danemark), fable moderne, magnifiquement photographiée, où le personnage principal, Judith (30 ans) tente de se retrouver dans la réalité, malgré les incursions dans sa vie quotidienne de rêves symboliques.

La présentation du film *Le Moine et la sorcière* (Suzanne Schiffman, France) a suscité un grand intérêt. Nous en avions parlé lors de notre compte rendu sur le Festival de Toronto 1987 (voir *Séquences*, no 131). Cependant, on ne peut s'empêcher de se poser la question de savoir comment aurait été traité ce sujet s'il avait été réalisé par un homme.

Belladonna

Et par extension, de se demander si une section spéciale pourrait être prévue dans les prochaines éditions du Festival pouvant accommoder les films présentant d'excellents portraits de femmes... réalisés par des hommes. J'avoue cependant n'avoir pas osé poser la question aux organisatrices...

Le Moine et la sorcière

Signalons enfin que, pour la première fois cette année, un marché du film et de la vidéo avait été mis sur pied et que, outre les distributeurs et télédiffuseurs montréalais, on notait la présence d'importantes maisons de distribution étrangères (Cinemien d'Amsterdam, Women Make Movies de New York, Cinema of Women de Londres), ainsi que des représentantes du Festival du cinéma des femmes de Barcelone. Le Festival a également permis de lancer les films *Chronique d'un temps flou* de la Québécoise Sylvie Groulx, *L'Ombre de nous* de Guylaine Roy et *Où serez-vous le 31 décembre 1999?* de Marie Décary. Des films sur lesquels nous reviendrons sûrement dans un proche avenir.

Maurice Elia

PALMARÈS

Prix du public Alcan, catégorie long métrage: **Iris** [Mady Saks, Pays-Bas]

Prix du public Petro — Canada, catégorie court métrage: **Our Marilyn** [Brenda Longfellow, Canada]

Prix du public Air Canada, catégorie vidéo: **Enough Crying of Tears** [Catherine Russo, États-Unis]